

Lionel Terray

# Les conquérants de l'inutile



Guérin  
éditions Paulsen

Photographie de couverture : J.-J. Languepin

© Éditions Paulsen, 2017

© Gallimard, 1961

Collection Guérin – Chamonix – [guerin.editionspaulsen.com](http://guerin.editionspaulsen.com)

Les éditions Paulsen sont une société du groupe Paulsen Media

**Lionel Terray**

# Les Conquérants de l'inutile

Préface de Jean-Christophe Rufin  
*de l'Académie française*

Extrait numérique



Guérin  
éditions Paulsen



## II

### PREMIÈRES CONQUÊTES

À la faveur de l'idéal de virilité, de civisme, d'esprit d'équipe et d'amour de l'effort prôné par les maîtres du jour, le traditionnel service militaire avait été remplacé par un service dit « civil », dont le but officiel était la formation civique, morale et physique de la jeunesse. L'institution d'État chargée de faire accomplir aux jeunes garçons de vingt et un ans ce service de huit mois était « Les Chantiers de la Jeunesse », mais parallèlement s'était formée une institution similaire, nettement moins importante, dénommée « Jeunesse et Montagne », JM comme on disait alors plus simplement. Dans ce corps d'élite, où seuls pouvaient servir les volontaires, on se proposait d'élever la valeur humaine des jeunes par la pratique de l'alpinisme, du ski et, d'une façon générale, de la rude vie en montagne. JM était dotée d'un cadre d'instructeurs de ski et d'alpinisme, composé de guides et moniteurs professionnels, ainsi que de garçons déjà bons skieurs et alpinistes admis après des examens spéciaux, d'ailleurs assez difficiles. Les salaires étaient modestes, mais cette existence tout entière dédiée à la montagne semblait passionnante.

J'avais toutes les compétences nécessaires pour passer sans peine les examens d'admission à ce cadre d'instructeurs, et je réalisais que je pourrais trouver là un moyen de subvenir à mes besoins matériels, tout en menant une existence pouvant satisfaire mes aspirations. Comme, de toute façon, j'allais être appelé quelques mois plus tard à accomplir mon « service civil », je décidai de devancer l'appel en souscrivant un engagement à JM comme simple volontaire. Je fus incorporé les premiers jours de mai et affecté au centre de Beaufort.



Photo © Heinrich Harrer

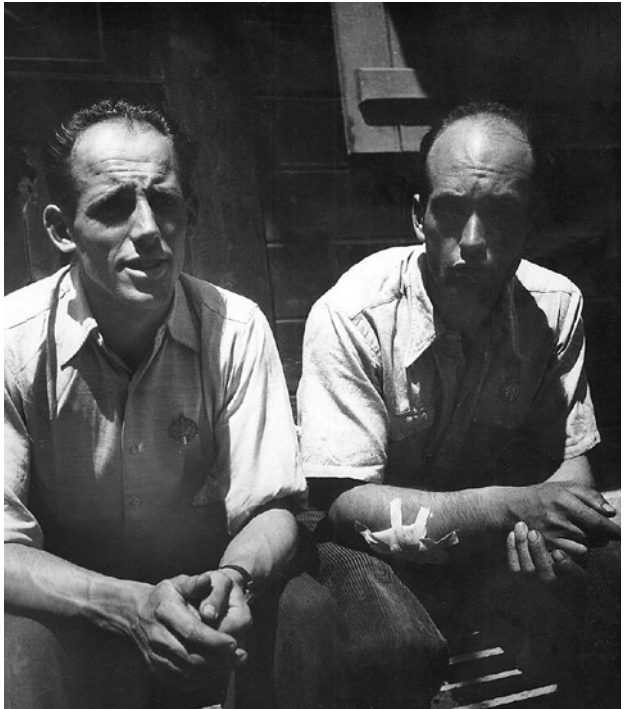


Photo ©

La cordée Terray-Lachenal, rendue célèbre par la deuxième ascension de la face nord de l'Eiger en 1947, rejoint en 1950 l'expédition nationale en partance pour l'Himalaya, dirigée par Maurice Herzog.



Photo © Philippe Gaussoit, collection Jean-Philippe Gaussoit

## **LES GRANDES ASCENSIONS**

---

**Les guides Louis LACHENAL et Lyonnell TERRAY  
déjà vainqueurs de l'Eigger  
pulvérisent les horaires du Piz Badile**

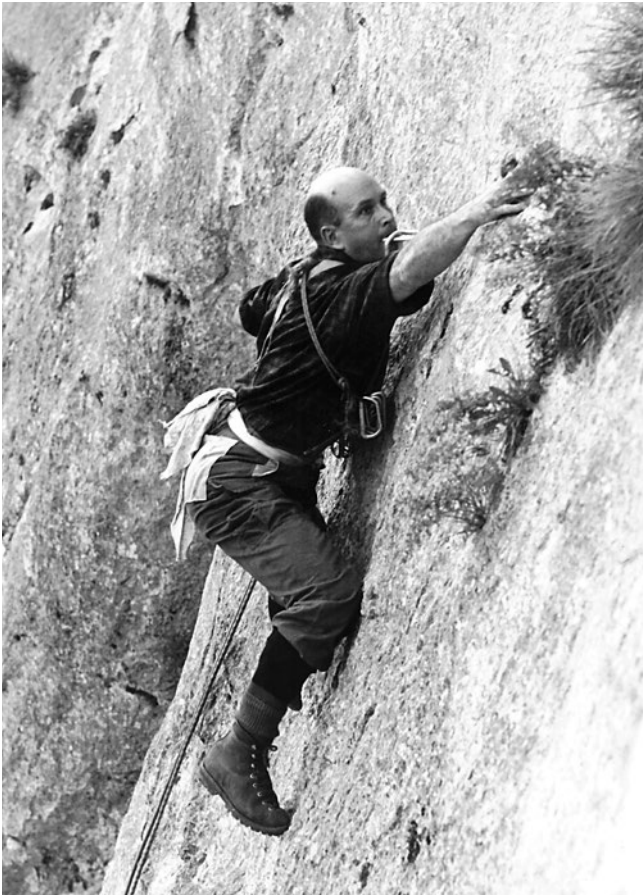
Photo © Collection Lionel Terray

Photo OR



Lionel Terray, entre Pierre Cornuau et Maurice Davaille, après leur première de la face nord des Droites, en 1955.

Photo © Ivan Bézier



Escalade calcaire en chaussures d'alpinisme.



Lionel Terray porté en triomphe par ses clients et amis, notamment le plus fidèle d'entre eux, Tom de Booy.



Photo © Expédition Franco-hollandaise

Lionel Terray avec le double champion olympique des Jeux de Saint-Moritz (1948), Henri Oreiller.



Photo © Roger Lon

Lionel Terray avec l'un de ses clients au retour d'une course dans les années cinquante.



Photo ©

Pendant cette époque de guerre, dans tous les secteurs d'activité, l'instabilité des conditions d'existence entraînait un état permanent de désorganisation, ou plus exactement d'organisation improvisée, donnant à la vie un parfum de fantaisie qu'à l'époque de la productivité nous ne respirons plus que bien rarement.

JM en était encore au stade de la formation, et un désordre échevelé y faisait très bon ménage avec une rigide discipline militaire. Pendant les jours qui suivirent mon arrivée, en compagnie d'une trentaine d'autres « bleus », on me fit planter des pommes de terre. Puis, par un de ces mystérieux mécanismes qui semblent s'articuler automatiquement chaque fois qu'une organisation collective se met en place, alors qu'un bon tiers des recrues étaient des paysans, je fus désigné comme muletier !

Depuis l'enfance, j'étais familiarisé avec les vaches, mais je n'avais jamais touché un mulet de ma vie ! Pis ! Ayant entendu dire que ces animaux étaient vicieux, traîtres et dotés d'un coup de pied redoutable, j'éprouvais à leur endroit une sainte et légitime terreur.

Lorsque le chef m'annonça ma nouvelle affectation, les traits crispés par l'inquiétude, je lui demandai en quoi consisterait mon rôle. Il me répondit avec cette concise précision qui caractérise les vrais chefs :

– Très simple. Vous allez à l'écurie, vous menez les mulets boire au bassin sur la place, vous leur donnez à manger, une botte de paille pour quatre, vous nettoyez l'écurie. Pour le moment, ce sera tout.

Ce qu'il avait omis de me dire, c'est que, la nomination d'un nouveau muletier ayant suivi un cours administratif, les mulets étaient restés sans boire et sans manger depuis deux jours ! J'entrai dans l'écurie avec l'innocence d'un catéchumène allant recevoir le baptême. C'est à peine si je me rendis compte que les animaux s'agitaient d'une façon anormale.

« C'est parce qu'ils ne me connaissent pas », me dis-je.

Après avoir évité de justesse un coup de pied à vous envoyer au paradis, je réussis à m'infiltrer entre deux des bêtes et à les détacher. Puis, me glissant le long du râtelier, j'en détachai encore quatre autres. C'est alors seulement que je me rendis compte que je venais de commettre une imprudence plus grave que de remonter le couloir Whympet à 4 heures de l'après-midi. Les mulets, rendus complètement fous par la faim et par la soif, se mirent

à ruer en tous sens, et l'un d'eux, l'œil hagard, relevant les lèvres sur de longues dents jaunâtres, chercha à me mordre de la plus méchante façon. Seule l'agilité qui me permit de me trouver en un instant au sommet du râtelier m'évita d'être piétiné jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Je serais sans doute demeuré là des heures si, la porte étant restée ouverte, les bêtes n'avaient pas fini par sortir une à une, pour se répandre dans le village, en cavalcade effrénée. Fort heureusement, je fus bientôt relevé de mes fonctions de muletier pour être affecté à une « équipe » chargée d'aménager un nouveau cantonnement dans l'alpage de Roselend, à 1 800 mètres d'altitude.

Le chalet dans lequel nous devions nous installer était une construction assez primitive. Tout le matériel indispensable à la vie d'un groupe, même dans les conditions les plus rustiques : fourneau, lits de camp, matelas, couvertures, etc., manquait complètement. Tout cela devait être monté au plus tôt. Mais, la saison étant très en retard, Roselend était encore à moitié enseveli sous la neige, et la route absolument impraticable sur les quatre à cinq derniers kilomètres. Dans ces conditions, le seul moyen de transport possible était le portage à dos d'homme. Le travail de mon équipe consistait essentiellement à effectuer ces portages. Nous n'étions contraints de faire qu'un seul « voyage » par jour, ce qui, avec une charge moyenne de 40 kilogrammes, demandait environ trois heures aller et retour. Ce travail était relativement bref mais réclamait une vigueur physique au-delà de la moyenne, d'autant plus que, couchant à même le sol, mangeant une nourriture rustique, notre subsistance elle-même demandait un constant effort.

En conséquence, l'équipe avait été formée d'éléments particulièrement robustes. C'est sans doute pourquoi j'avais été choisi. Habitué à travailler avec les mulets, j'étais tout désigné pour les remplacer lorsque le besoin s'en présentait ! La rude existence que nous menions à Roselend me convenait à merveille. Mais trois heures de travail, même le plus pénible, étaient insuffisantes pour épuiser mon dynamisme ; aussi, je m'ingéniais à trouver le moyen d'user toutes mes forces. Chaque jour levé avant l'aube, avec quelques camarades que je réussissais à entraîner, je montais à skis sur la Grande Berge, cime dominant Roselend de plus de 600 mètres de dénivellation. Après une rapide et enivrante descente, le petit-déjeuner absorbé, je partais effectuer

un premier portage. L'après-midi, au lieu de me reposer, je faisais volontairement un deuxième portage. Comme les charges me paraissaient trop légères, j'en prenais chaque jour d'un peu plus lourdes. Devant cet exemple, d'autres porteurs, se piquant au jeu, voulurent monter des « voyages » plus lourds encore. Bientôt, ce fut quotidiennement une véritable compétition, et nous arrivâmes à porter jusqu'à 60 kilogrammes.

Il convient de dire qu'en ces premiers temps de JM il régnait un esprit d'équipe, une atmosphère de bonne humeur, d'entrain et de camaraderie, enthousiasmante. Notre idéal était sans doute très naïf, mais beaucoup d'entre nous étaient réellement animés d'un idéal pour lequel ils étaient prêts à donner toutes leurs forces, et cela était très beau et très émouvant. Dans cette ambiance d'exaltation collective et de travail épuisant, j'ai vécu quelques-uns des jours les plus intenses et les plus totalement heureux qu'on puisse imaginer, car « c'est à se dépenser sans but que jouit d'elle-même la force débordante<sup>8</sup> ».

La neige fondue, la vie de notre équipe s'organisa d'une façon très différente. Désormais, notre temps se partageait entre les travaux de bûcheronnage, le ski de montagne, l'éducation physique et, pour une plus modeste part, l'escalade.

Les moniteurs alpins ayant un rôle purement technique, l'organisation générale et le respect de la discipline étaient assurés par des « chefs » de divers grades. Ceux-ci étaient, en grande majorité, des officiers ou sous-officiers de carrière provenant de la défunte armée de l'air. La plupart n'entendaient rien aux choses de la montagne, certains même les détestaient cordialement. Pour cette simple raison, malgré l'enthousiasme de la majorité des moniteurs et des « volontaires », l'activité alpine n'était pas toujours aussi poussée qu'elle aurait dû.

L'orientation de la vie de chaque groupe dépendait avant tout de son chef. Celui-ci, selon ses goûts, poussait plus ou moins vers le ski, l'alpinisme, les randonnées, le travail manuel ou les activités culturelles. Par une chance exceptionnelle, notre chef était un ancien sous-off des troupes alpines et,

---

8. Schiller.

qui plus est, un alpiniste expérimenté et un ancien « Bleausard<sup>9</sup> ». Grâce à lui, notre temps était principalement occupé par de longues randonnées à skis sur les hautes crêtes du Beaufortain, ainsi que par l'entraînement à l'escalade. À cette fin, il nous fit aménager plusieurs « écoles d'escalade » à la base des élégantes aiguilles et des grandes falaises calcaires dominant Roselend. Au moins deux fois par semaine, nous étions astreints à une demi-journée d'entraînement à l'escalade. Durant ces séances, je n'éprouvais aucune difficulté à surclasser mes camarades ; seul un dénommé Charles, naturellement très doué, venait me damer le pion. Il en résultait de joyeuses compétitions, dans lesquelles, bien assurés par la corde, nous nous surpassions en de spectaculaires acrobaties.

C'est à cette époque que je fis la connaissance de Gaston Rébuffat. Il était affecté à une équipe cantonnée dans la pittoresque vallée d'Arêches, au charme fait d'épaisses forêts de sapins, de grasses et verdoyantes prairies parsemées de vieux chalets rustiques. Aucun rocher n'existant dans ce secteur bucolique pour pratiquer l'escalade, ce groupe n'avait d'autre ressource que de monter jusqu'à nos « écoles » de Roselend.

Un jour qu'elle était venue s'entraîner, la pluie l'ayant surprise, cette équipe vint se réfugier dans notre chalet. Quelqu'un me dit qu'il y avait parmi ces garçons un Marseillais, excellent grimpeur, qui prétendait avoir fait quelques grandes ascensions. Ayant souvent entendu parler de ce merveilleux terrain d'escalade que forment les calanques de Marseille, cette nouvelle m'excita au plus haut point, et je me fis aussitôt présenter le phénomène.

À cette époque, Rébuffat était d'un abord déroutant. Grand, mince, raide comme un I, il portait haut un étroit visage que venaient animer deux petits yeux noirs au regard perçant. Ses manières guindées et son langage aux tournures recherchées contrastaient d'une manière comique avec un accent marseillais assez nettement marqué.

---

9. Les rochers, permettant l'escalade, les plus proches de Paris se trouvent dans la forêt de Fontainebleau. En raison de leur faible hauteur et du sable qui s'étend à leurs pieds, les grimpeurs peuvent se permettre de sauter au sol lorsqu'ils ne réussissent pas à forcer le passage. Cet exercice s'apparente plus à la gymnastique qu'à l'escalade véritable. Les grimpeurs de l'école de Fontainebleau se dénomment des Bleausards.

Le personnage me surprit quelque peu, mais, après un premier contact difficile, une sympathie réciproque s'établit bientôt, et l'après-midi entière se passa à nous promener sous la pluie tout en causant montagne. Comme on l'imagine, chacun demanda à l'autre quelles avaient été ses réussites. Je fus très étonné d'apprendre que, sans autre expérience que la technique de l'escalade acrobatique acquise dans les calanques, Rébuffat avait réussi des ascensions de haute montagne d'une difficulté correspondant au plafond de mes ambitions. La conversation nous amena à parler de nos projets, les siens me parurent complètement extravagants ! Sa conception de l'alpinisme, aujourd'hui courante, était très en avance sur son époque, et pour moi entièrement nouvelle.

Pour tous les alpinistes que j'avais connus jusqu'alors, l'escalade des montagnes était une sorte d'art religieux, avec des traditions, des hiérarchies et des tabous. Dans cette chapelle, le rationalisme ne tenait que fort peu de place. Ayant grandi parmi les officiants, j'avais aveuglément suivi tous les rites et accepté tous les postulats. Pour Rébuffat, tout cela n'était que foutaises et séquelles d'un temps révolu. Son esprit sceptique était libre de tous ces préjugés. À l'entendre, ce qui importait en alpinisme était de posséder une grande virtuosité dans l'escalade rocheuse, la volonté et le courage suffisant à tout le reste. À l'appui de sa théorie, il me citait les noms de quelques illustres grimpeurs allemands et italiens qui, sans autre expérience que celle des Dolomites et des Alpes calcaires orientales, avaient mené à bien les plus formidables ascensions en haute montagne. Suivant une implacable logique, il assurait que ce qui était possible pour des Allemands ou des Italiens l'était aussi pour des Français. Et, poussant son raisonnement jusqu'au bout, il était amené à conclure que, comme (à juste titre) il se jugeait doué d'une remarquable volonté, d'un grand courage et d'une excellente habileté de rochassier, il réussirait bientôt l'escalade des plus hautes parois alpines ; il projetait même de tenter l'ascension de l'éperon Walker des Jorasses et même de la face nord de l'Eiger, justement considérés comme les deux plus importantes escalades des Alpes<sup>10</sup>.

---

10. « Les deux plus grands et plus beaux problèmes alpins qui restaient encore à réaliser dans les Alpes occidentales ont été résolus cet été. Les 1, 22, 23 et 24 juillet, les Allemands Andreas Heckmair et Ludwig Vörg, Heinrich Harrer et Fritz Kasperek ont enfin escaladé la face nord de l'Eiger ;

Pour moi, qui pratiquais l'alpinisme d'une façon tout instinctive, parce que, lorsque les glaciers scintillaient sous le soleil et que les aiguilles se profilaient sur le bleu limpide du ciel, je sentais monter dans mes muscles un furieux besoin d'action, cette méthodique volonté, ces théories rationnelles, cette confiance en soi et cette froide ambition étaient ahurissantes. À entendre ces discours, j'étais plongé dans un mélange indéfinissable de scepticisme amusé, de respectueuse admiration et de vague désir.

Quelque temps après cette rencontre, je fus désigné pour suivre un stage de chef de cordée au Centre-École de JM à La Chapelle-en-Valgaudemar, dans le sud du massif de l'Oisans. Charles, mon rival, ainsi que Rébuffat, devaient également y participer. À Roselend, notre chef avait été changé et la belle vie que nous avions connue s'en était allée avec lui. Commandés par une brute bornée, mal occupés par des travaux fastidieux et désorganisés, nous traînions une existence sans but qui commençait à me peser lourdement. L'annonce de ce départ pour la haute montagne me transporta de bonheur, et des camarades m'ont assuré que, lorsque le chef nous lut l'ordre me désignant, malgré le rigide « garde-à-vous », mon visage fut si intensément illuminé par la joie que chacun put s'en rendre compte.

Vivant depuis des années dans la trop civilisée vallée de Chamonix, où les téléphériques, les funiculaires et les confortables refuges rendent moins rude la pratique de l'alpinisme, habitué à l'élégante majesté des aiguilles, à la splendeur des masses glaciaires du Mont-Blanc et aux charmes aimables des verdoyantes Alpes savoyardes, en arrivant à La Chapelle-en-Valgaudemar, j'éprouvai une impression de dépaysement presque aussi violent que si j'avais débarqué au Tibet.

Dans cette vallée, tout était nouveau pour moi, la nature comme les hommes. Ici, point d'élégantes aiguilles qui, semblables à d'immenses flammes, s'élèvent vers le ciel dans un élan prodigieux ; point de glaciers imposants dont l'éclatante blancheur, en contraste avec le bleu du ciel et le vert des alpages, donnent au paysage une vie, une gaieté, qui allègent le cœur. Point de grasses prairies aux fleurs multicolores semblant symboliser la richesse,

---

et les 4, 5, 6 août, les Italiens Riccardo Cassin, Gino Esposito et Ugo Tizzoni ont gravi l'éperon Nord de la pointe Walker des Grandes Jorasses. » Note de Lucien Devies, *Revue Alpinisme*, 1938.

point de troupeaux prospères dont le tintement des clarines souligne la paix de la nature. Point de vastes et solides chalets dont les larges toits de bardeaux semblent faits pour l'éternité. Point de bruyantes bourgades fourmillantes de touristes. Point d'engins mécaniques venus troubler la solitude des cimes.

Ici, la nature âpre et sauvage était demeurée presque vierge et les hommes semblaient vivre dans un autre siècle. Les sommets aux crêtes arrondies, semblables à des châteaux en ruine, s'abattaient en sombres parois démantelées sur des pierriers immenses et d'arides alpages d'herbe sèche. Seuls quelques couloirs de neige sale et de maigres glaciers couverts de rocailles venaient donner une note plus claire à ce paysage d'une beauté austère.

Au pied de ces sommets peu aimables, une étroite vallée trouvait difficilement sa place. Là, des hommes paraissant à peine sortis du Moyen Âge vivaient misérablement, dans de primitives maisonnettes de pierre au toit de chaume moussu, disputant à une nature hostile le moindre pouce de terrain cultivable, au point qu'en lisière de la montagne les maigres prairies d'herbe basse et les champs de céréales clairsemés s'infiltraient à travers la rocaille comme une dentelle verte et jaune.

Au village de La Chapelle, la route goudronnée et quelques petits hôtels formaient l'avant-garde du monde moderne, mais, au fur et à mesure que l'on remontait dans la vallée, les traces de civilisation s'effaçaient un peu plus à chaque pas. Tout au fond, le hameau de Rif-du-Sap, accroché entre deux couloirs d'avalanches connaissait une vie plus primitive que bien des villages de l'Himalaya. Cette nature sauvage et cette vie rustique du Valgaudemar dégageaient une poésie sévère. Dès les premiers jours, je fus profondément pénétré par le charme au goût âpre de cette terre du bout du monde. Bien des années plus tard, lorsque j'ai eu la chance de visiter les lointaines montagnes de l'Asie et de l'Amérique, c'est avec enivrement que j'ai retrouvé cette ambiance des hautes vallées perdues.

L'École des cadres de JM occupait quelques vieux bâtiments au centre du village de La Chapelle. Subissant à la fois un stage de chef d'équipe et de chef de cordée, nous menions une existence si dure et si active qu'aujourd'hui, si je n'avais pas mes notes de l'époque, je serais tenté de croire que le recul du temps me fait exagérer mes souvenirs. Les courses de montagne que nous faisons chaque semaine étaient d'un style très différent des ascensions du



massif du Mont-Blanc auxquelles j'étais habitué. Elles comportaient très peu d'escalades et celles-ci n'étaient jamais vraiment difficiles. Par contre, c'étaient d'immenses « bavantes » nécessitant d'interminables marches d'approche à travers les raides alpages d'herbe glissante, les clapiers et les moraines de pierres instables.

La règle de l'École était de nous faire monter aux lointains refuges, chargés comme des mulets, et presque toujours à une cadence de compétition. De même, les ascensions s'effectuaient avec une telle célérité que la plupart des stagiaires les terminaient dans un complet état d'épuisement. Étant donné la très maigre nourriture que nous recevions en ces temps de restrictions, ces sorties en montagne étaient extrêmement fatigantes, même pour les plus robustes, et lorsqu'après deux ou trois, parfois quatre jours, nous rentrions au Centre, nous étions tous plus ou moins fourbus.

Mais, loin de nous laisser reposer pendant le reste de la semaine, une discipline de fer nous imposait quotidiennement de dix à quatorze heures de travail. Levés à 6 heures, il nous arrivait couramment de retrouver nos paillasses à minuit, sans avoir eu d'autre véritable repos que le temps employé aux repas. Mais pouvait-on qualifier de repas l'absorption de quelques légumes mal préparés, dont l'élément le plus nutritif était constitué par les innombrables mouches venues se coller sur les plats ?

Ces longues journées commençaient par quelque trois quarts d'heure d'éducation physique menée à une cadence endiablée. Le restant de la matinée était généralement occupé par divers travaux manuels : corvée de bois, réfection de chemins, etc. L'après-midi commençait par une séance d'école d'escalade et se poursuivait par plusieurs heures de conférence et d'études. Après le dîner, nous devions encore subir des veillées culturelles ou des séances préparatoires à une sorte de représentation de music-hall appelée « dégagement », par laquelle devait s'achever le stage. Naturellement, tous ces travaux se déroulaient sur un rythme de compétition et le moindre déplacement s'effectuait au pas cadencé et en chantant.

La méthode de formation à l'honneur au Centre-École de JM était, paraît-il, inspirée de celle en usage dans les écoles militaires et, chaque jour, nous pouvions constater leur excellence ! Si inattendues que soient parfois les idées qui germent dans le cerveau des militaires, on doit convenir que

les pédagogues galonnés ont conçu leurs méthodes en un temps où les hommes recevaient une nourriture suffisamment riche et équilibrée pour avoir quelque chance de supporter une existence aussi pénible. Or, en ces temps où la France mourait de faim, ce n'était absolument plus le cas.

Après une vingtaine de jours, près de la moitié des stagiaires étaient à bout de forces, les autres se trouvant dans un état physique plus ou moins déficient ; presque sans exception nous étions atteints d'un mal très désagréable, dû sans doute à l'appauvrissement du sang. Les moindres égratignures s'infectaient au point de se transformer en des sortes d'escarres suppurantes, rebelles à tous soins externes et ayant au contraire une détestable tendance à augmenter chaque jour de surface. À des degrés divers, nous avions tous les mains, les avant-bras, les tibias et même les pieds couverts de ces plaies douloureuses.

Commencé dans l'enthousiasme, ce stage se transformait en une sorte d'enfer à mesure que les jours s'écoulaient. Sans le souffle de l'idéal d'énergie et de grandeur qui grondait dans nos poitrines et nous donnait des forces insoupçonnées, de telles épreuves auraient été insupportables. Mais n'étions-nous pas persuadés que ceux qui se révélaient incapables d'endurer cette rude existence ne méritaient pas d'être appelés des hommes ? S'il en avait été autrement, pourquoi n'aurions-nous pas cherché le repos sur les lits de l'infirmerie, ou même dans la liberté de la désertion ?

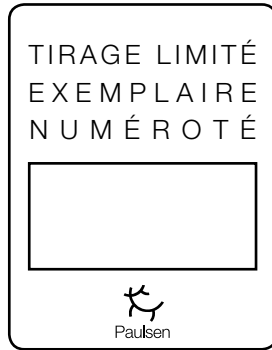
On pourrait penser que les chefs qui nous imposaient une existence aussi inhumaine étaient des brutes sauvages, des bourreaux sanguinaires, des nazis dignes de servir dans les ss. Rien ne serait plus faux, car au contraire c'étaient en grande majorité des hommes sympathiques et intelligents, souvent même doux et sensibles. Par quelle aberration collective ces êtres équilibrés s'étaient-ils laissés entraîner à appliquer des méthodes éducatives aussi insensées ? Cela restera toujours un mystère pour moi. Fort heureusement, dès la deuxième année, ils réalisèrent les outrances de cette éducation virile, et, par la suite, les procédés de formation du Centre-École de JM furent considérablement humanisés, au point même que, l'enthousiasme s'étant usé, un certain laisser-aller finit par s'établir. Il n'en reste pas moins qu'à la suite de ces premiers stages plusieurs garçons ont contracté de graves lésions au cœur ou aux poumons et sont restés handicapés pour toute leur existence.

## TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Jean-Christophe Rufin .....	9
Chapitre I      Découverte de la montagne.....	13
Chapitre II     Premières conquêtes.....	45
Chapitre III    La guerre des Alpes.....	93
Chapitre IV    Je rencontre Lachenal .....	127
Chapitre V     La face nord de l'Eiger .....	165
Chapitre VI    Guide de grandes courses.....	241
Chapitre VII   L'Annapurna .....	289
Chapitre VIII  Sur les sommets du monde .....	387



Il a été tiré de cet ouvrage  
1 000 exemplaires numérotés,  
le tout constituant l'édition originale.



Achévé d'imprimer par Ermes Graphics  
à Turin (Italie) en mars 2017  
Dépôt légal : mars 2017  
ISBN : 978-2-35221-230-0

Lionel Terray

# Les Conquérants de l'inutile

*Préface de Jean-Christophe Rufin*

Alpiniste légendaire, héros de l'Annapurna, Lionel Terray est l'auteur d'une autobiographie qui demeure, aujourd'hui encore, un livre incontournable de la littérature de montagne. Plus qu'un récit d'alpinisme, c'est le livre d'une vie. Une vie marquée par l'engagement pour et par la montagne.

Aux critiques de son père qui ne comprend pas cette activité consistant à se hisser sur des montagnes où l'on ne trouve « pas seulement un billet de 100 francs au sommet », Lionel oppose la gratuité du jeu, l'éloge de l'inutile. Il assouvit sa soif de grimper sur les plus hauts sommets des Alpes, puis en Himalaya, et devient un géant de l'alpinisme mondial.

Au-delà des drames qui font battre le cœur, ce livre est un grand texte sur la passion et les hommes qui sont brûlés par elle.

22,00 € TTC (prix France)



[www.editionspaulsen.com](http://www.editionspaulsen.com)